

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

SORCIERS ET SORCIÈRES EN OCCIDENT

Fictions et réalités

Marie-Noëlle Faure



ellipses

CHAPITRE 1

VOYAGE EN SORCELLERIE – VOGUER DE CHARYBDE EN SCYLLA

À LA DÉCOUVERTE D'UN MONDE UN ET MULTIPLE

En 1548, au village de Fayet en Auvergne, Jehanne Andraulde qui « *en sa jeunesse auroit toujours vescu en lubricité et, en sa vieillesse, vescu de sorcellerie* » est rouée de coups par deux lavandières près du ruisseau qu'elle s'apprête à traverser. Malades, Anne Falgouze et Agnès Chavalière, dont six ou sept enfants sont morts d'un mal inconnu, se croient ensorcelées. Le « *commung bruit* », autrement dit la rumeur, n'affirme-t-il pas que la vieille Andraulde maléficie. Cependant, quelques jours après cette bastonnade, elle décède. Alors prises de panique, mais certaines de leur bon droit, Anne Falgouze et Agnès Chavalière adressent une supplique au roi Henri II. En juin 1548, considérant qu'elles n'avaient nullement l'intention de donner la mort, le roi les gracie, « *moyennant la somme de cinquante solz tournois* ». Dans les années 1960, au Ghana, une femme échappe de justesse à un lynchage sous les yeux de l'anthropologue allemand Michael Schönhuth. Accusée de meurtres, elle est conduite à la maison des femmes suspectées de sorcellerie où, exclues de la société

et recluses, elles mènent une vie misérable. Qu'ont-elles en commun ces deux femmes que tout sépare, l'époque, la géographie, la culture, la religion, la société dans laquelle elles ont grandi, l'histoire de leur pays ?

Qu'ont en commun le *magus*, le mage de l'Antiquité chaldéo-assyrienne et gréco-romaine, le gnostique des débuts du christianisme et le kabbaliste de la Renaissance, théurges en quête d'un savoir universel, pratiquants d'une magie dite « haute », « blanche » ou bien encore « naturelle », et le *magus*, sorcier, goète, adepte d'une magie dite « basse » ou « noire » ? Le goète n'est-il pas étymologiquement celui qui « se lamente » et profère des incantations ? Le mage n'est-il pas, au contraire, celui qui accomplit un dessein supérieur, donnant des ordres aux éléments et aux divinités ? N'est-il pas l'initié capable, par sa science, de pénétrer les secrets de l'univers et d'influer sur le cours des événements ? À ses côtés, le sorcier n'est qu'une bien pâle figure, un exécutant obéissant, soumis à des forces supérieures, cherchant à satisfaire ses vils instincts. C'est ce qui ressort du poème *l'Apprenti-sorcier*, écrit par Johann Wolfgang von Goethe en 1797, ou encore du dessin animé *Fantasia*, réalisé par Walt Disney en 1940, avec le contraste entre le maître, le mage Yen Sid, et son jeune apprenti.

Qu'ont en commun Hécate, Circé et Médée, ces ensorceleuses de la mythologie grecque, et leurs sœurs de la Renaissance et du Baroque, condamnées par milliers au bûcher, à la pendaison ou encore à la décapitation si elles ne mouraient pas avant dans une salle de tortures ou dans une geôle insalubre ? Qu'ont en commun Esméralda, la belle Bohémienne de la Cour des Miracles, immortalisée par Victor Hugo dans son roman *Notre-Dame de Paris* dont l'action se déroule en 1482, soit quatre ans avant la publication du *Malleus Maleficarum*, le *marteau des sorcières*, Tituba, la sulfureuse esclave amérindienne du révérend Samuel Parris dans la très puritaine Salem, en proie à une folie collective, deux-cents ans plus tard, et Créovan, ce soldat russe qui, démobilisé après la défaite des armées napoléoniennes, s'installe à Ambierle, petit village du Roannais, où il exerce ses redoutables et parfois redoutés talents de rhabilleur ?

Qu'ont en commun les sorcières accusées d'apostasie et de démonolâtrie des grandes paniques qui secouent l'Occident du XV^e au XVIII^e siècles et les adeptes du mouvement *wicca*, fondé deux siècles plus tard en

Grande-Bretagne ? Qu'ont en commun la sorcière de Leonberg, Katharina Kepler, mère du célèbre mathématicien Johann Kepler, experte dans l'art des plantes médicinales, et l'écoféministe et altermondialiste californienne Starhawk qui, depuis les années 1970, dénonce les avancées d'une science mortifère ? Les sorcières d'aujourd'hui, telles qu'elles se présentent, sont-elles les descendantes des victimes de la démonomanie ? Ou bien, le terme « *sorcière* », revendiqué au nom d'une sororité ancestrale, recoupe-t-il une réalité tout autre ?

Quelle que soit l'époque, quel que soit le lieu, la sorcellerie est loin d'être uniforme, bien que les différentes sorcelleries affichent plus d'affinités entre elles qu'il n'y paraît de prime abord ou bien que nous serions tentés de le croire. N'oublions pas que, comme le souligne déjà, au premier siècle de notre ère, Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle*, la sorcellerie est à la confluence de plusieurs disciplines, de la médecine, de la magie et de la religion. Domaine complexe et mouvant, elle échappe à toute tentative de définition unique. Gardons bien également à l'esprit qu'elle relève autant de la fiction que de la réalité. Selon l'espace culturel, elle est partie intégrante du sacré, du religieux, ou bien elle relève du charlatanisme, entretenu par une bonne dose de crédulité et de superstition. Elle est théurgie ou goétie, magie blanche bénéfique ou magie noire maléfique. La sorcellerie pose en effet la question de la frontière entre le Bien et le Mal et celle de la place du Mal dans la théodicée. Le même phénomène peut donner lieu à des interprétations diamétralement opposées. Dans les sociétés chamaniques, la possession est un signe d'élection. Aux portes de l'Orient, dans la Grèce antique, le chaman est un *θεῖος ἀνὴρ*, un *theios-aner* ou homme-dieu. À l'inverse, elle est la manifestation de Satan dans les sociétés chrétiennes. D'un côté, la transe chamannique qui établit un pont entre le monde des vivants et celui des morts, de l'autre, des convulsions, signes d'une menace diabolique pour l'humanité. En Occident, le vol magique des chamans est devenu le vol maléfique des sorcières. De théurge pratiquant la magie blanche, le chaman est devenu un goète pratiquant la magie noire. En effet, la christianisation a changé la donne en diabolisant des pratiques jusque-là sacrées, le *magus* est devenu un féal de Satan, la sorcière, sa fiancée. Diabolisation, criminalisation et féminisation sont les trois ressorts des chasses aux sorcières. Certes, les

grandes paniques ne sont pas propres à l'Occident, comme l'ont montré celles qui ont éclaté récemment en Afrique. Au Bénin, les dirigeants de la jeune République socialiste proclamée en 1975, décrètent la lutte contre les sorciers et les sorcières, ces exploiters du peuple, responsables de la richesse des uns et de la pauvreté des autres. Pour sensibiliser les esprits contre ces pratiques ancestrales, ils font imprimer une série de timbres au titre ô combien révélateur, *Contre les forces du Mal*. Entre 1996 et 2001, plus de six-cents prétendus sorciers et sorcières sont massacrés dans la province du Limpopo, au nord de l'Afrique du Sud. Le 16 août 2021, en République démocratique du Congo, dans la province du Sud Kivu, une femme âgée meurt brûlée vive par un groupe de jeunes gens. Nyabadeux était l'une des dix-neuf femmes qu'une prophétesse, une *bajakazi*, avait publiquement accusées de sorcellerie. Cependant la sorcellerie, telle qu'elle est définie en Occident, est indissociable de l'amalgame avec l'hérésie, de sa diabolisation et du Temps des bûchers, du *Burning Times*, comme l'appellent les adeptes de la *wicca*, en grande majorité anglo-saxons. Cette définition est un passage obligé même pour ceux qui s'inscrivent en faux contre elle. La diabolisation et les autodafés sont, en effet, des éléments fondamentaux de la résurgence du paganisme et de la sorcellerie de la *wicca*.

Une approche globalisante du phénomène n'est donc guère aisée, d'autant moins qu'il nous faut faire face à un autre problème, certes purement lexical, mais capital. En effet, comment nommer et donc définir la sorcellerie ? Quels vocables utiliser pour désigner ceux et celles qui la pratiquent ? Dans l'Antiquité, c'est avec une extrême précision que sont désignées les différentes branches de l'art divinatoire. Au VII^e siècle de notre ère, Isidore de Séville ne relève pas moins d'une vingtaine d'appellations dans son ouvrage encyclopédique *Les Étymologies* (IX, 9) : « *magi, necromantii, hydromantii, geomantii, areomantii, pyromantii, incantatores, ariosis, haruspices, augures, auspices, astrologi, genethliaci, mathematici, geneses, horoscopi, sortilegi, salisatores, auguria* ». Nécromancie, hydromancie, géomancie, aéromancie, pyromancie, oniromancie, ornithomancie, hépatomancie, chaque devin a sa spécialité. Toute chose étant symbole, tout peut faire l'objet d'une interprétation magique. L'astrologue prédit l'avenir en observant le cours des astres, l'haruspice en lisant dans les

entrailles des animaux sacrifiés, l'augure en interprétant un vol d'oiseaux, le nécromant en invoquant les morts. Une des plus anciennes nécromanciens connues est probablement la pythonisse d'Endor que consulte, dans le *Premier livre de Samuel*, Saül, roi d'Israël, à la veille de la bataille de Gelboé contre les Philistins, bravant l'interdit de Dieu qui punit de mort tous ceux qui s'adonnent à la sorcellerie. Elle fait alors apparaître le fantôme du prophète Samuel. Bougon, furieux que Saül ait désobéi à Dieu, qui avait confié la royauté à David, il lui annonce sa défaite et sa mort. « *Demain, toi et tes fils, vous serez avec moi, et l'Éternel livrera le camp d'Israël entre les mains des Philistins* » (28, 19). Bien sûr, nous rencontrons encore dans nos sociétés modernes différents types de devins, des voyants et voyantes, des chiromanciens et des chiromanciennes, des cartomanciens et des cartomanciennes. Depuis l'Édit promulgué par Louis XIV le 31 août 1682, réduisant la sorcellerie à de l'illusionnisme et du charlatanisme, depuis les Lumières et le désenchantement du monde, il ne nous viendrait cependant plus à l'idée de considérer ces « devins modernes » comme des sorciers et des sorcières. Déjà en 1630, le Lorrain Georges de la Tour représente *la diseuse de bonne aventure*¹ au teint sombre comme une escamoteuse, occupée à capter l'attention du jeune homme au centre du tableau pendant que trois complices subtilisent ses bijoux. La sorcière démoniaque disparaissait, cédant la place à la voleuse bohémienne.

La plupart des langues latines et germaniques différencient entre la sorcière bienveillante pratiquant la magie blanche et la sorcière maléfique pratiquant la magie noire. L'italien a le choix entre « *fattucchièra* », la bonne sorcière, et « *strega* », la méchante sorcière, le portugais entre « *feiticeira* » et « *bruxa* », l'espagnol entre « *hechiceria* » et « *brujeria* », l'anglais entre « *sorcer* » et « *witch* », l'allemand entre « *Zauberin* » et « *Hexe* » et, dans des temps plus anciens, entre « *Holda* », la bienveillante, et « *Unholda* », la maléfique. En revanche, il est couramment admis qu'en français n'existe qu'un seul mot recoupant les deux réalités, « *sorcière* », rencontré pour la première fois dans le *Roman d'Éneas* (vers 1160), adaptation médiévale de l'*Énéide* de Virgile. La prêtresse massylienne, gardienne du temple

1. Cf. représentation p. I (n° 1)

des Hespérides, que consulte Didon, abandonnée par Énée, devient alors la « *sorciere* », nécromancienne, devineresse, jeteuse de sort, capable d'inverser le cours des astres.

Nous devons cependant nous interroger sur la pertinence de cette opinion. En effet, le français utilise également les termes de magicien, de magicienne, d'enchanteur et d'enchanteresse pour évoquer la magie blanche. Les capitulaires carolingiens distinguent entre l'« *herbaria* », la femme sage qui détient le savoir des plantes, et la « *sortiaria* », la sorcière qui jette des sorts et lit le destin, entre l'« *herborius* » et le « *sortiarius* ». « *Guérisseuse* », « *rebouteux* », « *rhabilleur* », « *magnétiseurs* » et autres « *coupe-feux* », autant de termes utilisés de nos jours, affranchis de toute connotation maléfique. Force est de constater que la confusion des registres, si toutefois elle est bien réelle, n'a pas entraîné de grandes paniques anti-sorcières en France. Certes, il y a le cas de la Lorraine ducale francophone, où l'on aurait recensé deux-mille-sept-cents victimes selon les recherches actuelles. Plus qu'un amalgame linguistique – au demeurant, les termes utilisés pour désigner les sorciers, « *guénots* », les sorcières, « *guenoches* », et la sorcellerie, « *guénocherie* », sont empruntés au patois lorrain –, il faut y voir la conséquence d'une politique agressive de recatholisation à l'heure de la Contre-Réforme. Et les persécutions furent plus redoutables en Lorraine germanophone, là, où, linguistiquement, on était censé faire la différence entre « *Hexe* », la sorcière, et « *Zauberin* », la magicienne. Quelle que soit l'aire linguistique, le vocable « *sorcière* » a supplanté les autres à la suite de la publication en 1486 du *Malleus Maleficarum*, *Le Marteau des sorcières*, ou plutôt *Le Marteau contre les Sorcières*. Le Dominicain Krämer a alors fait de la femme le principal agent de Satan. Reflet de la misogynie de son auteur et de ses suiveurs, ce terme s'est par la suite imposé dans l'historiographie comme une évidence pour rendre compte de la disproportion entre le nombre des victimes féminines et celui des victimes masculines des démonophobes. Parmi les soixante-mille à cent-mille personnes exécutées, deux tiers sont des femmes, le tiers restant étant composé d'hommes et surtout d'enfants, voire de très jeunes enfants à partir du XVII^e siècle.

Le féminin « *sorcière* » désigne tous les sorciers quel que soit leur sexe, quel que soit leur âge. On l'utilise également pour évoquer les lycanthropes, les loups-garous, qui, pour deux tiers, sont des hommes, et pour traiter de la sorcellerie, pourtant essentiellement masculine, de pays comme la Finlande, l'Estonie ou encore l'Islande. En Islande, où la survivance des rites pré-chrétiens a donné du fil à retordre aux pasteurs venus du continent, les victimes des persécutions furent presque exclusivement des hommes. « *Sorciè.r.es* », telle est la variante inclusive, que proposent, de nos jours, les néo-sorciers et les néo-sorcières pour rendre compte de cette réalité complexe.

UN VOYAGE AU LONG COURS

Attestée dès l'Antiquité en Occident, la sorcellerie remonte à la nuit des temps, proposant aux hommes une interprétation magique des phénomènes naturels auxquels ils sont confrontés. Comment expliquer le tonnerre, la foudre, la tempête, la mort d'un enfant ou celle du bétail autrement que comme la manifestation d'une force surnaturelle en colère ? Ils veulent s'en protéger, mais aussi la soumettre.

Si le sorcier et la sorcière ont leur place dans la Grèce antique, c'est que les dieux de l'Olympe sont capables du pire. Métamorphes, ils n'hésitent pas à se venger, à tuer ou à transformer leurs rivaux en animaux ou en plantes. Circé, la belle ensorceleuse, métamorphose les compagnons d'Ulysse en pourceaux. Rejetée par Glaucus, folle de jalousie, elle fait de sa rivale, la nymphe Scylla, un monstre marin rugissant, puis un récif sur lequel viendront se fracasser moult vaisseaux. Mais le *Μάγος* (*Mágos*) grec vient de par-delà les mers, de l'Orient, où, astrologue, médecin, prêtre et sage, membre d'une caste sacerdotale héréditaire, structurée et influente, il vénère le dieu Ahura Mazdā ou Ohrmazd, principe du Bien, auquel s'oppose Angra Mainyu ou Ahriman, celui du Mal. Il pratique, en l'honneur des divinités, des astres et des éléments, des sacrifices d'animaux tout en psalmodiant des chants incantatoires. Expert en divination et en astrologie, il interprète les rêves et les augures. Et lors de ces cérémonies, il boit le « *breuvage d'immortalité* », le « *Haoma* », « *jus* »

en persan, qui, doté de propriétés hallucinogènes, lui permet de voyager dans l'au-delà. C'est, au V^e siècle avant J.-C, le « *magu* » Ostanès, qui, à la tête de l'armée de mages qui accompagnent le puissant roi achéménide, Xerxès le Grand, parti conquérir la Grèce, aurait, selon Pline l'Ancien, corrompu les Grecs en leur transmettant non l'amour, mais « *la rage de l'astrologie et de la divination* ». Ainsi résume-t-il l'histoire de la passion des Hellènes pour les cultes venus d'Orient, le magisme, le mazdéisme et le zoroastrisme, une histoire qui oscille entre fascination et répulsion, entre enchantement et désenchantement.

Bientôt ces religions iraniennes seront assimilées aux cultes à mystères, celui d'Isis ou bien encore celui d'Hermès Trismégiste, le Thot des Égyptiens, qui se propagent sur le pourtour méditerranéen, après la conquête de l'Égypte par les Grecs au IV^e siècle avant J.-C. Ces cultes, auxquels sont initiés Pythagore, Empédocle et Platon, sont peu à peu perçus comme des éléments exogènes, politiquement et socialement subversifs. Leurs rituels, leurs mystères apparaissent en effet comme des facteurs de désagrégation dans un monde où prime l'intégration du citoyen au sein de la *polis*. Résidus d'un monde chaotique devenu menaçant, les mages, magiciens ou sorciers, se heurtent à l'exaltation de la raison humaine dont les sophistes font « *la mesure de toute chose* » et à l'émergence de la médecine hippocratique. N'ont-ils pas sacralisé le « *haut mal* », l'épilepsie, « *maladie sacrée* » que l'on ne peut soigner qu'à grand renfort d'incantations. « *Des expiateurs, des charlatans, des imposteurs, impuissants à procurer chose qui fut utile* », voilà comment Hippocrate, bien résolu à la désacraliser pour pouvoir enfin proposer un traitement adéquat, fustige les mages, ces « *medecine men* » de l'Antiquité, les ancêtres des guérisseurs et des guérisseuses de la Renaissance. De la magie, vision cosmique et interprétation holistique du monde, il ne reste plus alors qu'un assemblage hétéroclite de pratiques et de recettes.

Et ce phénomène s'accroît avec l'hégémonie romaine. Dans un monde de plus en plus codifié, le mage-sorcier perd de son aura. Troublion dans cet ordre social nouveau, il est marginalisé, mis au ban de la cité et criminalisé. Au V^e siècle avant J.-C., un collège de décemvirs dote Rome d'un premier corpus de lois écrites, *la Loi des douze Tables*. Dans la *Lex Duodecim Tabularum*, le mauvais usage de la sorcellerie